



TRADITION

Centro Studi Evoliani

BRUXELLES

Bulletin intérieur

N° 1 AUTOMNE 1981

Avant-propos

Afin de pouvoir resserrer davantage les contacts avec nos amis évoliens de province et de l'étranger, nous avons décidé de publier un "Bulletin Intérieur" en lequel nous tâcherons de consigner tout ce qui pourrait les intéresser : comptes rendus de livres et d'articles d'Evola ou le concernant et de tous écrits sur la métapolitique dans le sens de la tradition; comptes rendus de réunions ou de colloques ayant trait à Julius Evola, à la métapolitique ou à la tradition.

C'est ainsi que dans ce premier Bulletin nous donnons un aperçu du colloque sur la "Tradition romaine" qui s'est tenu à Cortona, le 1^o mars dernier. Nous nous permettons également de rappeler à ce propos que dans un communiqué, envoyé à nos amis dans le courant de l'été dernier, nous avons donné un aperçu d'un colloque sur la "Tradition et le Présent" qui s'était tenu à Athènes dans le courant du mois de mai dernier, auquel participèrent plusieurs membres des Centres d'études évoliennes. Ce colloque fut même l'occasion d'improviser un mini-colloque évolien, cela à l'initiative du prince Dimitri Ghika et sous la présidence de Renato del Ponte.

Afin que ce "Bulletin Intérieur" puisse rassembler le plus d'informations possibles sur les sujets qui peuvent intéresser tous les évoliens, nous réitérons notre appel pour une collaboration plus effective de nos amis à notre activité. Qu'il nous soit permis de signaler en ce sens que notre ami Peter Logghe, de Koekelare, nous a fait tenir une traduction néerlandaise d'un court article biographique du regretté Adriano Romualdi consacré à Julius Evola, paru en mars-avril 1972 dans la revue allemande "Criticon". Il nous a également fait tenir une traduction néerlandaise de l'important texte-programme "Orientations", de Julius Evola que celui-ci publia en 1950. Notre ami Siegfried Verbeke d'Anvers, s'est chargé de son édition. De Peter Logghe encore, nous donnons dans ce premier "Bulletin Intérieur" la traduction française d'un compte rendu d'un livre collectif allemand : "Das unvergängliche Erbe" paru aux éditions du Thule-Seminar, de Kassel.

D'autre part le très actif Roeland Raes, de Gand, vient de publier dans la revue flamande "Dietsland-Europa" une remarquable biographie de Savitri Devi, dont nous nous proposons de donner une traduction française dans notre prochain "Bulletin Intérieur".

Comment peut-on être païen?

Dans le n° de juillet du "Bulletin Intérieur" de nos amis parisiens, que nous espérons pouvoir envoyer d'ici peu aux membres de notre C.S.E., ceux-ci trouveront une analyse de l'article de J.F. Mayer, paru dans le "Devenir européen" du mois de juin dernier, consacré au dernier livre d'Alain de Benoist. Tout comme notre ami Marc. Eemans, dans sa "Lettre ouverte à Alain de Benoist", J.F. Mayer relève (entre autres) le manque du sens du sacré chez Alain de Benoist.

LA TRADITION ROMAINE AU CONVEGNO DE CORTONA

Dans son numéro 1-2 de sa sixième année, la revue "Solstitium" du Centro di Formazione Tradizionale Julius Evola (Casella Postale 13118 - 00100 Roma 4 Terme) a donné, sous la plume de Fabio Rullo, un compte rendu assez détaillé du colloque, qui s'est tenu le 1^{er} mars dernier à Cortona, consacré à la "Tradition romaine". Nous en avons résumé quelques passages, tout d'abord celui consacré au choix de la date et du lieu de cette réunion.

Le premier mars, car c'est le premier jour de l'ancien calendrier romain, et Cortona du fait que cette petite ville toscane, située non loin du lac Trasimène, aurait été, selon la légende virgilienne, le berceau de Dardanus; le père d'Enée, qui fut amené à émigrer en Troade, non loin de Tenecrum, où il fonda la ville de Troie d'abord appelée Dardanie. Après la chute de Troie, Enée fut conduit, à l'instigation de l'Oracle, à émigrer en Italie et d'y rechercher le site de Corytus, le lieu d'origine de Dardanus. Ce Corytus, s'est-on demandé, n'est-il pas la ville étrusque de Cortona? Nul ne le sait avec certitude, mais l'actuelle identification avec Cortona se base sur un ouvrage édité en l'année 1700 par l'académie locale de cette ville.

Quoiqu'il en soit, c'est au départ de ce Corytus qu'Ascagne, alias Jules fils unique d'Enée, alla fonder, toujours selon Virgile, Albalonga ou Alba la Longue, la plus vieille cité du Latium. La ville d'Alba fut considérée par la suite comme la mère de Rome et à travers la "gens Julia", elle nous conduit à Jules César et à Auguste, le fondateur de l'Empire romain. En réalité, comme on le voit, il y a un long, très long chemin parsemé de légendes qui conduit de Cortona à l'Imperium mais il suffisait de suivre le fil conducteur...

Quant au convegno lui-même, nous avons par le texte de Fabio Rullo qu'y prirent e.a. la parole : Madame Edy Minguzzi, de Turin, auteur d'un récent essai sur le féminisme, qui traita du thème "Rome, comment le mythe devient histoire"; Renato del Ponte, de Gènes, parla du "Printemps sacré italien à travers la théophanie animale : le mythe et la mystique de l'Italia-Vitalia"; le Dr. Piero Fenili, de Rome, traita du "Focus Patrius : la métaphysique et la métapolitique du culte italien du feu"; le Dr. Marco Pucciari, de Pérouse, parla des "Tavole eugobine" et le monde religieux ombro-italique; le Dr. Domenico Casalino, de Lecce, de son côté aborda le thème des fondements sacrés du droit romain.

Mentionnons également l'intervention de Paolo Farsetti sur l'aspect sacré de l'agriculture dans les saturnales telliennes, ainsi que celle du jeune Américain Thomas Lloyd sur l'origine arctique du calendrier archaïque romain.

Toutes ces communications, annonce Fabio Rullo, feront l'objet d'un numéro spécial de la revue "Arthos" de notre ami Renato del Ponte.

DAS UNVERGÄGLICHE ERBE

(Thule-Seminar, Postfach 410 403, D - 3500 Kassel, BRD)

Sous le titre d'"Héritage impérissable" le "Thule-Seminar", un groupe allemand "Nouvelle Droite" proche du GRECE français, vient de publier un ouvrage particulièrement remarquable. Il s'agit d'une anthologie de textes frais et non-gauchistes idéologiquement bien fondés dus à la plume de quelques auteurs allemands et français. La table des matières comporte un certain nombre de thèmes différents. Outre des sujets relevant de l'histoire des religions (Alain de Benoist), de l'histoire de la philosophie (Giorgio Locchi), de la sociologie (Jacques de Mahieu, avec un texte, à notre avis d'un intérêt moindre), des sciences empiriques et de l'économie (G. Faye), de la génétique (Jörg Rieck) et de l'art (Richard W. Eichler), nous y avons surtout remarqué le texte de Pierre Krebs figurant sous la rubrique "philosophie". Son titre est : "L'état organique comme alternatif dans la pensée d'Evola, dans le projet de Nietzsche et dans le message de Saint-Exupéry".

Dans un premier chapitre, l'auteur cite amplement ces trois auteurs dans leur critique de l'égalitarisme.

Le deuxième chapitre s'intitule "une subversion historique". Se référant à l'oeuvre d'Evola, Pierre Krebs situe clairement les stades successifs de la décadence : libéralisme, démocratie parlementaire, radicalisme, socialisme et finalement communisme découlent logiquement l'un de l'autre.

Le troisième chapitre fait surtout référence à Nietzsche en traitant de "la loi de la masse". Il y est question de l'abîme d'homme à homme, de classe à classe, de la multiplicité des types, de la volonté d'être soi-même et de s'élever, soit autant de choses qui relèvent du "pathos de la distanciation", qui sont propres à un temps fort, mais qui manquent à présent. La loi de la masse est étroitement liée à la "kaufmänniger Dämonie", à la "démonie de l'esprit marchand", aussi Pierre Krebs s'y attarde assez longuement, pour analyser ensuite le lien entre la loi de la masse et la société de consommation, l'éthique de la masse, l'art et l'urbanisme.

Une conséquence quasi-logique de cette loi de la masse serait la "Verirrung" ou erreur libérale, phénomène qui fait l'objet du chapitre quatre. Nous y relevons, à côté d'autres références, la citation que voici d'Evola : "L'essence du libéralisme et l'individualisme. Son erreur repose sur la confusion assez compréhensible entre personne et individu, avec comme corollaire que l'individu entend s'approprier les valeurs qui ne reviennent - et encore subconditionne - à la personne". L'homme perdu dans la masse cesse d'être un homme et le Dieu qui l'habitait s'est dès lors effacé".

Le chapitre cinq traite de l'entropie (ou dégradation) égalitaire, quant au chapitre six, il aborde le thème de la "liber-

té consciente" qui serait une liberté à conquérir, car la liberté suppose une discipline propre à un devenir digne, et une nouvelle citation d'Evola vient alors à l'appui : "chacun dispose de la liberté qui lui revient", ce qui conduit finalement à une société hiérarchique, à un état organique conduit par une élite.

Ce concept d'élite est ensuite analysé dans le chapitre sept : "Ein übermenschlicher Wille" ou "une volonté de surhomme". Comme il va de soi, Pierre Krebs fait amplement référence à l'"Ainsi parla Zarathoustra", de Nietzsche. Mais alors se pose tout naturellement la question : de quel surhomme peut-il s'agir? La volonté, la force de caractère, la sévérité, l'empire sur soi-même sont les caractéristiques de ce type d'homme. Ce type "ne doit pas sa grandeur, comme dit Evola, aux hommes, mais au principe, à l'idée".

Il y a finalement le concept en soi de ce qu'est l'élite. Selon Pierre Krebs, Nietzsche avance quelques éléments à ce sujet tel que le "pathos de la distanciation" ou, pour le dire avec Platon, "celui qui estime qu'il doit être guidé fait toujours appel à celui qui est capable de guider".

Le dernier chapitre traite de la mystique, de l'amitié ou de la fraternité entre égaux.

Quant à Saint-Exupéry vous demanderez-vous? L'auteur fait appel à sa pensée pour compléter telle ou telle référence à Evola ou à Nietzsche, car ce sont ces deux penseurs qui ont surtout éclairé les différents thèmes qu'il a abordés dans son étude.

Somme toute, un livre que nous recommandons chaudement à ceux de nos amis qui lisent l'allemand.

Peter Logghe.

L'ÉLITE, LA RACE ET LA MASSE

En marge du livre que vient d'analyser Peter Logghe, citons ce que le prince K.A. Rohan, un ami et collaborateur de Julius Evola, a écrit au sujet des trois concepts "élite, race et masse": "Une chose que la démocratie n'a pu détruire : la race, au sens aristocratique du terme, car seule est "de race" et a une "race" une élite, alors que le peuple n'est que peuple, masse". C'est le concept même de "race de l'esprit" cher à Julius Evola.

ARYANITÉ DE LA DOCTRINE DE L'ÉVEIL

Comme certains "évoliens" n'ont que trop tendance à récuser tout ce qui peut relever de l'"ex Oriente lux" au profit de l'"ex Occidente lux", nous tenons à leur rappeler certaines pages de "La Doctrine de l'Éveil, essai sur l'ascèse bouddhique", de Julius Evola (Ed. Arché, Milan 1976), en lesquelles celui-ci définit l'aryanité de l'ascèse bouddhique et y relève tout ce que cette dernière doit à la "tradition primordiale hyperboréenne".

L'emploi que nous faisons du terme "aryen", à propos d'une telle doctrine, se justifie avant tout directement avec les textes. Dans le canon, à maints propos, revient le terme *ariya* (en sanscrit: *ārya*), qui veut précisément dire "aryen". Aryenne est dite la voie de l'éveil — *ariya magga*; aryennes sont les quatre vérités fondamentales — *ariya saccāni*; aryenne est la méthode de connaissance — *ariya-naya*; *ariya* est dit l'enseignement — en premier lieu, celui qui dénonce la contingence du monde¹ — lequel, à son tour, s'adresse aux *ariyas*; on parle de la doctrine comme de celle qui est la seule accessible aux *ariyas* et la seule intelligible pour eux. Il en est qui ont voulu traduire le terme *ariya* avec le mot "saint". Mais c'est là une traduction imparfaite, voire même bancal, étant donné la divergence effective qui existe entre ce dont il s'agit et tout ce à quoi l'on pense immédiatement en Occident, lorsque l'on parle de "sainteté". De même, la traduction d'*ariya* avec "noble" ou avec "sublime" est peu adéquate. Il s'agit de significations ultérieures, qui furent prises par ce terme, lesquelles ne correspondent guère à la plénitude du sens originaire, à la fois spirituel, aristocratique et racial, signification qui, malgré tout, s'est conservée en une large mesure dans le bouddhisme. C'est ainsi que des orientalistes, entre autres, comme Rhys Davids et Woodward, ont estimé qu'il valait mieux ne point traduire le terme, laissant donc le mot *ariya*, chaque fois qu'il apparaît dans les textes, soit comme adjectif, soit comme substantif, désignant une classe déterminée d'êtres. Dans les textes canoniques, les *ariyas* sont l'Éveillé, les éveillés et ceux qui leur sont unis, parce qu'ils comprennent, acceptent la doctrine *ariya* de l'éveil².

Il est opportun de souligner l'aryanité de la doctrine bouddhique pour diverses raisons: en premier lieu, pour devancer ceux qui, contre elle, voudraient avancer la question préjudicielle de l'exotisme et de l'asiatisme, et qui parleraient de son caractère extrinsèque à l'égard de "nos" traditions et de "nos" races. Or donc, il convient de remémorer que l'unité primordiale de sang et d'esprit des races blanches qui créèrent les civilisations majeures de l'Orient et de l'Occident — les civilisations iranienne et hindoue, non moins que les civilisations hellénique, romaine antique et germanique — est une réalité. Le bouddhisme a le droit de se dire aryen, parce qu'il reflète à un haut degré l'esprit des communes origines, parce qu'il a conservé des parts notables d'un héritage que les Occidentaux, ainsi que nous l'avons déjà dit, ont peu à peu

oublié, soit par l'action de processus involutifs endogènes, soit parce que — bien plus que les Aryens d'Orient — il furent assujettis, souvent dans le domaine religieux, à des influences étrangères. Comme nous l'avons déjà dit, une fois ôtés certains éléments périphériques, l'ascèse du premier bouddhisme, en sa clarté, en son réalisme, en sa précision et en sa structure solide et bien articulée, possède effectivement en elle un aspect "classique", c'est-à-dire qu'elle reflète le style le plus élevé de l'antique monde aryano-méditerranéen.

Et il ne s'agit pas seulement d'une question de forme. Une congénialité intime se manifeste entre l'esprit de l'ascèse, annoncée par le prince Siddhartha, et l'accentuation de l'élément intellectuel et olympien, qui marque le platonisme, le néoplatonisme et le stoïcisme romain lui-même. D'autres points de contact se retrouvent là où le christianisme fut rectifié par un sang aryen, qui se conserva davantage pur — nous entendons dire dans la mystique germanique: que l'on se souvienne de Maître Eckhart dans le sermon sur le détachement, sur l'*Abgeschiedenheit*, ou de la théorie de l'"âme noble"; que l'on se souvienne aussi d'un Tauler et d'un Silesius⁴. Ici, comme en tout autre domaine, insister sur l'antithèse qui existerait entre Orient et Occident n'est que frivolité. La véritable opposition est, en premier lieu, celle qui existe entre les conceptions de type moderne et les conceptions de type traditionnel, que ces dernières soient occidentales ou orientales; en second lieu, elle est celle qui existe entre les pures créations d'un esprit et d'un sang aryen et celles qui, au contraire, en Orient comme en Occident, ont été adultérées par des influences non-aryennes. Ainsi que Dahlke l'a justement relevé, parmi les traditions les plus grandes et les plus antiques, le bouddhisme est celle que l'on peut réputer de la plus pure origine aryenne.

Et ceci vaut encore en un sens spécifique. Si le terme "aryen", une fois généralisé, peut être appliqué à l'ensemble des races indo-européennes, en ce qui concerne leur origine commune (la patrie originaire de telles races — l'*ariyanem-vaējō* — selon un souvenir qui s'est distinctement conservé dans l'antique tradition iranienne, fut une région hyperboréenne ou, plus généralement, nordico-occidentale⁵), il devint par la suite une désignation de caste. En tant que *ārya*, prévalut essentiellement une aristocratie, opposée par l'esprit et le corps, ou à des races primitives, hybrides et "démoniques", comme celles des populations kosaliennes et dravidiennes, rencontrées dans les territoires asiatiques conquis; ou encore, de manière plus générale, au substrat, correspondant à ce que l'on appellerait probablement, de nos jours, la masse prolétarienne et plébéienne, normalement née pour servir, laquelle, en l'Inde comme dans le monde gréco-romain, fut exclue des cultes lumineux, caractérisant les castes supérieures, patriciennes, guerrières et sacerdotales.

En ce demi-sens de caste, le bouddhisme peut, lui aussi, être réputé aryen, malgré l'attitude — dont nous parlerons plus avant — qui fut par lui assumée à l'égard du système des castes de son temps. Par ailleurs, celui qui fut appelé l'Éveillé, c'est-à-dire le Bouddha, était le prince Siddhartha, fils de roi, selon certains, et, selon d'autres, pour le moins de la plus pure et antique noblesse guerrière de la lignée des Çākya, proverbiale pour sa fierté — on avait coutume de dire: "fier comme un Çākya"⁶. Cette lignée, à son tour, comme les plus illustres et antiques dynasties hindoues, se réclamait de la

"race solaire" — *sūrya wamṣa* — et du très ancien roi Ikṣvāku⁷. "Lui, d'engence solaire" — lit-on à propos du Bouddha⁸. Lui-même le déclare: "Je descends de la dynastie solaire et je suis, par naissance, un Çākya"⁹, et aussi, comme ascète qui a renoncé au monde, il revendique la dignité royale, la dignité d'un roi *ariya*¹⁰. La tradition veut qu'en lui on pouvait admirer "une forme ornée de tous les signes de la beauté et ceinte d'une auréole radieuse"¹¹. A un souverain qui, sans le connaître, le rencontre, ils donne aussitôt l'impression d'être un de ses pairs: "Tu as un corps parfait, tu es resplendissant, bien-né, de noble aspect, tu as un teint doré, une candide dentition; tu es fort. Tous les signes de ta noble naissance se trouvent dans ta forme, tous les signes de l'homme supérieur"¹². Un très redoutable bandit, le rencontrant, se demande avec stupéfaction qui est donc "cet ascète, qui s'en va tout seul, sans compagnons, comme un conquérant"¹³. Mais ce n'est pas seulement dans son corps et dans son maintien que sont en lui notoirement les caractéristiques d'un *kṣatriya*, d'un noble guerrier de haut lignage, car la tradition veut qu'il présentait les "trente-deux attributs", qui, selon une antique doctrine brahmanique, indiqueraient l'"homme supérieur" — *mahāpurīṣa-lakṣhāṇāni* — celui pour lequel "n'existent que deux possibilités, sans une troisième": ou, restant dans le monde, devenir un *cakravartin*, c'est-à-dire un roi des rois, un "souverain universel", le prototype aryen du "Seigneur du monde", ou encore, renonçant au monde, devenir un parfait éveillé, le Sambouddha, "celui qui a soulevé le voile"¹⁴. La légende veut qu'au prince Siddharta ait été préannoncé, avec la vision fatidique d'une roue tournant vertigineusement, un destin d'empire, par lui toutefois repoussé au nom de l'autre voie, de la voie en direction de la pure transcendance¹⁵. Il est pareillement significatif que, selon la tradition, le rite funéraire pour le Bouddha, conformément à sa volonté, n'aurait pas été celui d'un ascète, mais celui d'un souverain impérial, d'un *cakravartin*¹⁶. Malgré l'attitude, choisie par le bouddhisme, à l'égard du problème des castes, on admet, du reste, qu'en général les *bodhisattvas* — ceux qui pourront, un jour, devenir des Éveillés — ne naissent jamais d'une caste paysanne ou servile, mais, ou bien de la caste guerrière, ou encore de la caste brahmane, c'est-à-dire des deux plus hautes castes de la hiérarchie aryenne: on dit même, en relation avec les temps, essentiellement de la caste guerrière, parmi les *kṣatriyas*¹⁷.

Or cette noblesse aryenne et cet esprit guerrier se reflètent dans la doctrine même de l'éveil. L'assimilation de l'ascèse bouddhique à la guerre, et des qualités de l'ascète aux vertus du guerrier et du héros, est extrêmement fréquente dans les textes canoniques: "ascète luttant avec une poitrine combattante", "avancée avec les pas du combattant", "héros vainqueur de la bataille", "suprême triomphe de la bataille", "conditions favorables pour le combat", qualités d'"un guerrier bon pour le roi, bien digne du roi, qui est un ornement du roi", et ainsi de suite¹⁸ — jusques aux maximes, comme celle-ci: "Mourir en bataille vaut certes mieux que vivre en vaincu"¹⁹. Quant à la "noblesse", elle se relie ici à l'aspiration vers une liberté surnaturellement renforcée. "Comme un taureau, j'ai rompu toutes les entraves" — dit le prince Siddharta en personne²⁰. "Déchargé du poids, j'ai détruit les liens de l'existence" — tel est le thème qui revient continuellement dans les textes, avec allusion à celui qui en suit la voie. Comme "des sommets

d'accès difficile", "semblables à des lions solitaires", sont désignés les Accomplis²¹. L'Éveillé, comme "un saint superbe, est monté vers les cimes les plus augustes des monts, s'est enfoncé dans les forêts les plus lointaines, est descendu dans les gouffres profonds"²². Il peut dire: "Je ne suis serviteur de personne, je n'ai besoin de servir quiconque"²³, idée qui remet en mémoire la "race autonome et immatérielle", "sans roi" — *αβασιλευτος* — parce qu'elle est, elle-même, royale, celle dont il fut parlé également en Occident²⁴. C'est "un ascète, pur, connaisseur, libre, souverain"²⁵.

Tels sont quelques-uns des attributs que nous verrons déjà revenir dans les textes les plus anciens, soit à propos du Bouddha, soit à propos de ceux qui s'avancent le long de sa propre voie. La part qu'en de tels attributs détiennent l'exagération habituelle de toute glorification, ne saurait porter préjudice à leur signification, pour le moins, de témoignages, quant à l'idée générale que l'on eut toujours, soit de la vie et de l'idéal, indiqués par le prince Siddharta, soit de sa race spirituelle. Le Bouddha est éminemment le type de l'ascète royal et sa contre-partie naturelle, en dignité, est celui qui, comme un César, put dire que sa propre lignée comprenait la majesté des rois ainsi que la sacralité des dieux, sous le pouvoir desquels se trouvent également ceux qui sont dominateurs d'hommes²⁶. Nous venons de voir que c'est précisément ce sens que possède, du reste, l'antique tradition, relative à l'identité essentielle de la nature de celui qui peut seulement être, ou figure impériale, ou parfait Éveillé. Nous nous trouvons en vue des cimes du monde spirituel aryen.

Quant à l'aryanité de l'enseignement bouddhique originaire, une caractéristique particulière est l'absence des manies prosélytares, qui, presque sans exception, se trouvent en raison directe avec le caractère plébéien, anti-aristocratique, d'une croyance. Un esprit aryen a trop de respect pour autrui et un sens trop net de sa propre dignité pour chercher à imposer aux autres ses propres idées, même lorsqu'il sait qu'elles sont justes. Ce n'est point sans relation avec ce fait que, dans le cycle originaire des civilisations aryennes, tant d'Orient que d'Occident, nous ne trouvons pas même de figures divines qui se préoccupent exagérément des hommes et qui courent presque derrière eux pour les attirer et pour les "sauver". Les religions, dites de salvation — les *Erlösungsreligionen*, comme l'on dit en allemand — n'apparaissent, en Orient comme en Occident, que tardivement, à la suite d'un relâchement de la tension spirituelle originaire, après une offuscation de la conscience olympienne, et après, non derniers, des influx d'éléments ethnico-sociaux inférieurs. Que les divinités puissent peu pour les hommes, que l'homme soit fondamentalement l'artisan de son propre destin, quant aux développements de celui-ci dans l'outre-monde — cette vue caractéristique du bouddhisme originaire en éclaire bien la diversité vis-à-vis de maintes formes tardives, essentiellement mahayâniques, dans lesquelles parvint à s'infiltrer le motif d'êtres mystiques, s'affairant autour des hommes pour les conduire tous vers le salut final.

⁷ Cfr. *Samyutta-nikāya*, XXX, 84; XLII, 12.

²² La signification, également raciale, du terme *ariya* transparait dans certains textes: par exemple, lorsque l'on considère comme chose difficile à obtenir et

privilegiée, de naître dans le pays des Aryens (cfr. *Anguttara*, VI, 96).

³ P. DAHLKE, *Buddhismus als Weltanschauung*, München-Neubiberg, s.d., p. 35.

⁴ Note du Traducteur

Maître Eckhart naquit vers 1260 en Thuringe et mourut entre les mois de Juillet 1327 et d'Avril 1328, probablement en Avignon, dans le couvent des Frères Prêcheurs, qui se dressait sur une île du Rhône et dont il ne reste traces. Il souffrit surtout de l'Eglise, pour avoir "voulu en savoir plus qu'il ne convenait", comme il se lit dans la bulle de condamnation de Jean XXII. - Cfr. Maître Eckhart, *Les Traités*, introduction et traduction de Jeanne Ancelet-Hustache, Paris 1971.

Jean Tauler (1300?-1361), dominicain strasbourgeois, enseigna et prêcha une doctrine à peu près identique à celle de Maître Eckhardt. Il n'écrivit jamais aucun ouvrage et ce que l'on connaît de lui est composé par des notes d'auditeurs, sous la forme de quatre-vingt quatre sermons. - Cfr. Louis COGNET, *Introduction aux Mystiques rhéno-flamands*, Paris 1968, pp. 106-147. - Le même ouvrage a traité de Maître Eckhart (pp. 11-105) avec une extrême clarté.

Johann Scheffler, né à Breslau en 1624, fut d'abord médecin, après avoir étudié en Hollande, à Padoue et à Strasbourg. C'est à ce titre qu'il fut archiâtre de son Prince, entre 1649 et 1652. Après sa conversion au catholicisme, il prit le nom d'Angelus Silesius et devint prêtre en 1661. Grand admirateur de Jakob Böhme et des mystiques allemands du Moyen-Âge, il devint poète religieux et, en 1657, publia *Geistliche Sinn- und Schlussreime*, puis *Heilige Seelust oder geistliche Hirtenlieder*, qui contiennent d'admirables et surprenants éclairs de pensée. Après une polémique d'une dizaine d'années contre l'Eglise protestante, il se retira dans le couvent de Saint-Matthias, à Breslau, où il rendit l'âme, le 9 Juillet 1677.

⁵ Cfr. à cet égard, nos œuvres: *Révolte contre le monde moderne*, traduction de Pierre Pascal, Montréal 1972; *Sintesi di dottrina della razza*, Milan 1941.

⁶ H. OLDENBERG, *Buddha*, Stuttgart-Berlin, 1923, p. 101. - Une telle fierté se maintient chez le prince Siddharta, même devenu le Bouddha, puisque lui furent attribuées les paroles suivantes: "Dans le monde des anges, des démons et des dieux, parmi les hordes d'ascètes et de prêtres, je ne vois, ô brahmâne, personne à qui je devrais adresser un salut respectueux et devant qui je devrais me lever pour l'inviter à s'asseoir" (*Anguttara-nikâya*, VIII, 11).

⁷ *Suttanipâta*, III, vi, 31. - Il convient de noter que Ikçvâku fut conçu comme fils de Manou, c'est-à-dire du législateur primordial de la race indo-aryenne, et que ces références dans le bouddhisme sont significatives: en effet, la même origine royale et solaire est attribuée à la doctrine exposée dans la *Bhagavad-gîtâ* (IV, 1-2), doctrine qui, révélée à un *kshatriya*, c'est-à-dire à un représentant de la noblesse guerrière, après une période d'oubli, démontre comment la voie du détachement peut fonder également une forme, inconditionnée et invincible, d'héroïsme. - Cfr. *Révolte contre le monde moderne*, I.

⁸ *Samyutta-nikâya*, XXX, 95.

⁹ *Suttanipâta*, III, 1.

¹⁰ *Mahāvagga*, VII, 7.

¹¹ *Jâtaka*, I.

¹² *Mahāvagga*, VII, 1-2; 5-6.

¹³ *Majjhima-nikâya*, LXXXVI (II, 384).

¹⁴ *Mahāvagga*, VIII, 7; *Pārāyanavagga*, I, 25-28; *Majjhima-nikâya*, CXI (II, 426 sg.); *Digha-nikâya*, III, 5, 11, 12, etc.; *Mahāvagga*, I, 16, 19. - Détail racial, non privé d'intérêt: parmi les signes énumérés, la couleur bleu sombre des yeux.

¹⁵ *Jâtaka*, Introduction (W. 64).

¹⁶ *Mahāparinirvāna-sūtra*, II, 25, 52-56.

¹⁷ *Jâtaka*, Introduction (W. 40-41).

¹⁸ Cfr. *Majjhima-nikâya*, LIII (II, 27, 23, 25); XXVI (I, 50); *Anguttara-nikâya*, IV, 181, 186; V, 90, 72 sg.

¹⁹ *Mahāvagga*, II, 15.

²⁰ *Suttanipâta*, I, II, 12.

²¹ *Majjhima-nikâya*, XCII (II, 441); *Mahāvagga*, VII, 7.

²² *Majjhima-nikâya*, I (I. 490).

²³ *Uragavagga*, II, 8.

²⁴ ZOSIME, texte in BERTHELOT, *Collection des Alchimistes grecs*, tome II, p. 213, Paris 1887.

Note du Traducteur

Il s'agit de Zosime le Panopolitain, qui vécut au III^e siècle de notre ère (cfr. MS alchimiques grecs de la Bibliothèque Nationale de Paris: n° 2249, 2327 et 2419, et aussi le manuscrit d'une extrême beauté, conservé par l'Ambrosienne de Milan. - Dans son livre *Imbotes* — nom d'un dieu égyptien, signifiant "en paix" — Zosime reprend le contenu du chapitre V de la *Genèse*, pour expliquer à sa sœur Théosébie comment certains anges initièrent les hommes aux secrets de la Nature, ajoutant: "Le livre dans lequel ils leur enseignèrent ces secrets est appelé *Chémi*, appliqué à l'art par excellence". Or ce nom correspond à celui que les Egyptiens donnèrent à la vallée du Nil: *Qemit*, id est "la Noire" soit la "terre noire", source de toute vie. Ces manuscrits contiennent un *Lexique de la Chrysopée* (l'art de fabriquer l'or), des considérations sur l'*œuf philosophique*, sur le serpent Ouroboros, une liste planétaire des métaux, un traité des poids et mesures, une confirmation que l'alambic fut appelé *knouphion*, en mémoire d'un dieu égyptien, Knouphis (= "le formateur"), et bien d'autres considérations que nous eûmes, jadis, l'occasion de révéler à l'oublié et pourtant inoubliable Charles Autran, décrypteur des poèmes homériques, qui en écrivit toute une page de gloses in "L'Illustration", n° 5102, 21 Décembre 1940, p. 428, entièrement consacré au retour des cendres du Roi de Rome.

²⁵ *Majjhima-nikâya*, XXXIX (I, 409).

²⁶ SUÉTONE, *Caes.*, VI. - L'équivalence des deux types est indiquée, par exemple, dans l'*Anguttara-nikâya* (II, 44), où il est dit que deux êtres apparaissent dans le monde, pour le salut d'un grand nombre, pour le bien des dieux et des hommes: le parfait Éveillé et le *cakravartin* ou "seigneur universel".

Julius Evola : Le fascisme vu de droite, suivi de notes sur le Troisième Reich

(Paris, 1981. Diffusion "Totalité", B.P. 141 -
F - 75263 Paris Cedex 06)

Nous recommandons vivement la lecture de ce petit livre capital de Julius Evola aussi bien aux contempteurs irréductibles du fascisme et du national-socialisme qu'aux nostalgiques de ces deux aspects de l'anti-communisme actif entre la "Marche sur Rome" de Mussolini et de ses adeptes et la chute du Troisième Reich, en 1945. Ce livre lucide, aussi anti-passionnel que possible, se trouve aussi loin de toute mythologisation idéaliste des "néo-fascistes" d'aujourd'hui que du dénigrement sectaire et calomnieux de la part des "gauchistes" de toutes obédiences possibles et imaginables. Il se veut une analyse objective des faits et des théories pour s'orienter vers une critique sévère, mais juste du point de vue de la Droite absolue et constructive, c'est-à-dire de la Tradition. L'ouvrage réaffirme ainsi les principes fondamentaux qui doivent servir de fondement à tout Etat authentique et les valeurs hiérarchiques, aristocratiques et qualitatives qui caractérisent toute civilisation supérieure.

LIVRES DE JULIUS EVOLA

PARUS EN TRADUCTION FRANÇAISE

La doctrine de l'Eveil. Essai sur l'ascèse bouddhiste, Ed. Adyar, Paris 1956 ; II^e édition revue et augmentée (avec en appendice : « Des limites de la régularité initiatique » et « Sur l'antique idéal aryen ») : Archè, Milan 1976.

Métaphysique du sexe, Ed. Payot, Paris 1959 ; II^e éd. : Payot, 1969 ; III^e éd. : Petite Bibliothèque Payot, 1976.

La tradition hermétique, Ed. Chacornac, Paris 1968 ; II^e éd. : Ed. Traditionnelles, Paris 1972 ; III^e éd. : *idem*, 1975.

Chevaucher le tigre, Ed. de la Colombe, Paris 1964.

Le mystère du Graal et l'idée impériale gibeline, Ed. Traditionnelles, Paris 1967 ; II^e éd. : *idem*, 1972 ; III^e éd. : *idem*, 1974.

Le Yoga tantrique. Sa métaphysique, ses pratiques, Ed. Fayard, Paris 1971 ; II^e éd. : *idem*, 1980.

Les hommes au milieu des ruines, Les Sept Couleurs, Paris 1972.

Masques et visages du spiritualisme contemporain, Ed. de l'Homme, Montréal-Bruxelles 1972.

Révolution contre le monde moderne, Ed. de l'Homme, Montréal-Bruxelles 1973.

Julius Evola le visionnaire foudroyé (ouvrage collectif ; contient les textes suivants de J.E. : « Orientations », « Fonction et signification de l'idée organique », « Américanisme et bolchevisme », « Sexe et contestation »), Ed. Copernic, Paris 1977.

La doctrine aryenne de lutte et de victoire, Cercle Culture et Liberté, Paris 1979.

Orientations, Ed. Arktos, Carmagnola 1980.

Métaphysique de la guerre (recueil de cinq articles), Ed. Archè, Milan 1980.

Symboles et « mythes » de la tradition occidentale (recueil de vingt articles), Ed. Archè, Milan 1980.

Le Chemin du Cinabre, à paraître.

L'Arc et la Massue, à paraître.

Les Indo-Européens

en Grèce

Un livre important consacré aux *Peuples préhelléniques d'origine indo-européenne*, a paru récemment (en langue française) à Athènes. Son auteur, Michel B. Sakellariou, y dresse un bilan extrêmement détaillé d'un domaine actuellement en plein essor et qui fait l'objet de réévaluations constantes : l'étude des peuples indo-européens installés en Grèce avant les Hellènes.

Passant en revue toute les hypothèses déjà proposées sur ce sujet, ainsi que les objections qui leur furent opposées, M. Sakellariou montre que bien des peuples préhelléniques que l'on croyait autrefois appartenir à un vague fonds « asianique » ou « méditerranéen », étaient en réalité des Indo-Européens arrivés sur place, soit par le Nord soit par l'Asie mineure, à partir de la fin du néolithique. Il conclut que quatre de ces peuples, les Pélasges, les Proto-Achéens, les Haïmones et les Dryopes, ont sans aucun doute été d'origine indo-européenne, et définit certains traits permettant de les situer sur le plan de la culture et de la religion. Trois autres peuples, les Lélèges, les Tyrrhènes et les

Phoinikes de Cadmos (à ne pas confondre avec les Phéniciens), seraient au contraire des « Méditerranéens » pré-indo-européens.

Le nom ethnique des mystérieux Pélasges viendrait d'une divinité des bois (Pelagos), plus spécialement liée au culte du chêne (*phagos*). On retrouverait également une allusion à un dieu des arbres, Dryops, dans l'ethnique des Dryopes établis en Epire méridionale.

Abordant par ailleurs la question du « foyer primitif », l'auteur estime que « l'indo-européen s'est formé dans la partie septentrionale de l'Europe centrale et occidentale, y compris le sud de la Scandinavie et les îles britanniques ». Par suite, « des éléments indo-européens se seraient infiltrés dans les Balkans bien avant les immigrations des peuples ayant participé à la civilisation des kourganes », que l'on assimile parfois aux Indo-Européens primitifs. (*Peuples préhelléniques d'origine indo-européenne* : Ekdotike Athnon S.A., 1 rue Vissarionos et Omirou, Athènes 135, 352 p.,

magie scandinave

LA religion des anciens Germains et Nordiques, leur panthéon, leur imagination mythologique, firent couler beaucoup d'encre et donnèrent lieu à des reconstitutions si hasardeuses qu'elles en devinrent dommageables. L'actuel renouveau d'intérêt pour les Celtes et les Vikings, la renaissance d'une approche « wagnérienne » de ces civilisations disparues, ne vont pas sans une impureté passablement suspecte.

Il est vrai que la reconstitution de cet univers religieux exige une prudence extrême et interdit tout amalgame hâtif. C'est qu'il est, en ce domaine, inexact de parler de religion. Comme l'écrit d'entrée Régis Boyer dans le *Dictionnaire des mythologies*, dont il est un des collaborateurs, « *voici des religions qui ne disposent pas de vocabulaire pour « religion », précisément (mais seulement pour « pratique » ou « coutume »), non plus que pour « loi » ou « croire », « adorer » ou « prier » ; qui n'ont pas de dogmes, probablement pas de castes de prêtres-sacrificateurs spécialisés ; peut-être même pas de véritables temples* ».

Dès lors, reconstituer la « religion » des anciens Scandinaves depuis 1500 avant le Christ jusqu'à l'an 800 de notre ère pose une suite de problèmes épineux qui ne peuvent se résoudre qu'en adoptant un petit nombre de principes à la fois simples et peu rigides. C'est le choix qu'a fait Régis Boyer, dans un ouvrage qui fera autorité, et qui, dans l'état actuel, est le bienvenu : *la Religion des anciens Scandinaves*.

L'auteur, qui, depuis des années, déchiffre inlassablement ce domaine, a surtitré son livre : *Yggdrasill*. En effet, au centre

de la cosmologie de ces peuples habitués à un climat rude, soumis à des nuits interminables, partagés entre des terres avariées et des marais perfides, il y a un arbre, frêne ou if, on ne sait au juste, qui est l'arbre Yggdrasill, image de la création et axe du monde. A sa cime, un aigle gigantesque bat des ailes, père du vent. Des animaux gisent aux différents étages de ses branches. Ses racines traversent l'eau et l'argile pour plonger dans l'empire des morts. L'arc-en-ciel vient s'établir à son faite et le relie ainsi au royaume des dieux. Les Nornes, qui sont trois et ressemblent aux Parques, décident du destin à ses pieds. Comme le dit Régis Boyer : « *Convenons qu'il constitue une création premièrement poétique, d'une force de suggestion inégalable* ».

Ce qui se dégage des passionnants commentaires et des subtiles recherches de Régis Boyer, c'est la notion-clé de fertilité-fécondité. Ainsi, le rôle du roi n'est-il pas principalement de conduire son peuple au combat, mais bien de promouvoir la paix et d'assurer des années fécondes. Que le roi n'apporte pas avec lui la prospérité, il est aussitôt sacrifié. Il ressort de là non plus l'image de hordes belliqueuses et conquérantes, mais, plus sûrement, celle d'une civilisation sédentaire et agraire. Comme le note Régis Boyer, cela « *n'évoque en rien les clichés et poncifs romantiques sur le compte des anciens Germains* ».

Une autre notion s'ajoute à celle de fertilité et fonde le culte des anciens Scandinaves : l'idée de destin. A sa naissance, le nouveau-né est couché à même la terre, puis, à pleins bras, levé vers le ciel. Ce rité

l'allie aux dieux. Les Nornes (ou Parques du Nord) décident de son destin. Mais cette décision, si elle est définitive, n'ôte rien à la liberté fondamentale de l'individu. Lié aux dieux, l'homme vivra librement son destin. On conçoit la subtilité de cette idée-force, l'une des beautés de cette religion antique.

La mythologie scandinave telle que Régis Boyer l'expose dans son livre est complexe, imagée, poétique pour tout dire d'un mot. C'est que justement la « parole », la « poésie », jouent un rôle capital dans le fonctionnement du sacré. Les runes

gravées et le chant des *spæles* sont le lieu de la magie, les véhicules du sacré, la manifestation des dieux. Dans le *Dictionnaire des mythologies*, Régis Boyer a parfaitement raison de conclure par ces mots le long texte qu'il a consacré aux Germains et Nordiques : « *Les hommes qui ont projeté de la sorte leurs désirs et leurs rêves n'étaient certes pas de superbes brutes. C'étaient avant tout des poètes et des magiciens* ».

* **YGGDRASIL - LA RELIGION DES ANCIENS SCANDINAVES**, de Régis Boyer, éditions Payot (« Bibliothèque historique »), 245 pages.

L'INVENTION DU PURGATOIRE

Nous savions depuis la "Divine Comédie" de Dante que le Purgatoire n'était pas un lieu de séjour agréable pour les âmes défuntes du monde chrétien, mais nous ignorions que ce lieu situé à mi-chemin entre l'Enfer et le Paradis n'était pas contemporain des premiers temps du christianisme.

Un livre savant de Jacques Le Goff : *La naissance du Purgatoire* (Ed. Gallimard, 1981) nous apprend que la représentation dichotomique de l'au-delà chrétien -enfer/paradis- n'a été remplacé qu'en la décennie 1170-1180 par un schéma ternaire comportant également un purgatoire. Selon la thèse de Jacques Le Goff, c'est le théologien parisien Pierre le Mangeur (de livres) qui en aurait fait pour la première fois mention d'une manière explicite. L'invention de ce purgatoire, selon le médiéviste Jacques Le Goff, aurait été le résultat d'un processus fort complexe dans l'idéologie chrétienne au cours du moyen-âge. Ce processus aurait conduit à une conception plus nuancée de la justice divine, selon laquelle il n'y aurait plus d'un côté le Bien et de l'autre le Mal, mais bien des degrés dans le "péché" et une infinité de situations peccatoires qui ne mériteraient pas la damnation éternelle.

En marge du livre de Jacques Le Goff on a pu se demander si l'émergence d'une conception ternaire de l'au-delà chrétien ne serait pas en partie due à une résurgence sur le

plan eschatologique de l'antique concept indo-européen de la tripartition sociale? D'où, peut-être, une preuve de plus d'une tentative d'insertion du christianisme dans la tradition primordiale.

Editions ARCHÉ

Via Medici 15 — 20123 Milano — Italie

Diffusion en France :

Dervy-Livres, 8, rue de Savoie — 75006 PARIS

— Julius EVOLA : **Métaphysique de la guerre**, 32 p., 24 Francs. Dans ce recueil d'articles, J. Evola analyse la signification de la guerre dans le monde de la Tradition : durant le Moyen Âge, en Occident (traditions romaine et nordique) comme en Orient (traditions islamique et hindoue).

— Julius EVOLA : **Symboles et « mythes » de la tradition occidentale**. Un volume de 200 pages. Prix : 88 Frs. Table des matières : Avertissement de l'éditeur — Hiérarchie traditionnelle et humanisme moderne — Symboles héroïques de la tradition romaine — Symboles aristocratiques romains et la défaite de l'Aventin — La doctrine romaine de la victoire — Virilité spirituelle — La voie de réalisation de soi selon les mystères de Mithra — Les origines de Rome — La vision romaine du sacré — Rome contre Tusca — Janus — Noël solaire — La Hache — L'Aigle — La Navigation comme symbole héroïque — Signification du « Guerrier Meschino » — Le Treize et l'Elu — Le mystère des « Cours d'Amour » — Appendice : La doctrine aryenne du combat et de la victoire — Romulus — La légende du Graal et le « mystère » de l'Empire — Lettre de René Guénon à Julius Evola.

Adresses de contact: M. Eemans, 29, rue de la Longue-Hale, 1050 Bruxelles, et S. Verde, 3, avenue de Février, 1200 Bruxelles.